

Questions actuelles et futures

Autor(en): **Montfort**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **94 (1949)**

Heft 8

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342438>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Pour l'Étranger :
1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

Prix du numéro : fr. 1.50

RÉDACTION : Colonel-brigadier Roger Masson
ADMINISTRATION : Av. de la Gare 33, Lausanne. Tél. 3 36 33. Chèq. post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A., Rue de la Tour 8, Lausanne

Questions actuelles et futures

LES POSSIBILITÉS DE NOTRE DÉFENSE NATIONALE. ENCORE LA DÉFENSE SUR ZONE.

En somme, dans tous les domaines de la guerre, le problème qui se pose à nous est celui qui s'est posé à David dans sa lutte contre Goliath.

En 1914, il n'y avait pas de différences essentielles entre notre armée et celles des autres pays : infanterie, cavalerie, artillerie organisées sur le même type et dotées d'un armement comparable, peu ou pas d'aviation, pas de chars. Même au point de vue des effectifs la disproportion n'était pas accablante, car le degré de saturation de notre terrain, assez vite atteint, se chargeait de limiter l'emploi des moyens de notre adversaire éventuel.

Après tout, la situation était relativement favorable pour nous.

Il était donc parfaitement logique que nos procédés de combat s'apparentent étroitement, en ce temps-là, à ceux des autres pays.

En 1918, notre situation avait déjà fortement évolué en notre défaveur. Les chars avaient fait leur apparition sur les champs de bataille et le rôle décisif de l'aviation s'affirmait de jour en jour.

En 1939, ce n'est plus seulement une évolution qui s'était produite dans les forces armées européennes, celles de l'Allemagne en particulier, c'était une véritable révolution qui surprenait tous ceux qui n'avaient pas suivi les changements amorcés vers 1916.

Notre situation avait changé du tout au tout. Et si notre infanterie s'était maintenue comparable aux infanteries étrangères, notre cavalerie à cheval et même notre artillerie s'étaient démodées. Quant à notre aviation, elle était complètement surclassée, nos chars et notre DCA inexistants. Nos moyens antichars même, en cas de conflit, se seraient probablement révélés insuffisants, en tout cas en nombre.

Et cependant nos procédés de combat étaient restés sinon les mêmes du moins classiques, en tout cas calqués sur ceux des autres pays.

Il suffira de dire, dans un article de revue, qu'un état comparatif établi en date d'aujourd'hui, même s'il présentait de nettes améliorations sur certains points, révélerait, dans son ensemble, une situation fatalement en notre défaveur par rapport à un envahisseur possible. Et ce ne sera pas trahir des secrets que de préciser que notre infériorité se manifesterait surtout dans le domaine de l'aviation et des chars.

Au point de vue aviation, la question paraît insoluble. Dans le ciel, nous ne pourrions jamais avoir la supériorité. C'est avant tout et uniquement une question d'effectifs. Tant que nous nous battons à un contre cinq, ou davantage, nous n'aurons pas la supériorité de l'air. Pour l'obtenir, il faudrait

— et encore l'obtiendrions-nous ? — consacrer tous nos moyens, financiers entre autres, à notre cinquième arme, ce qui ne résoudrait du reste quand même pas le problème de notre défense nationale.¹

En ce qui concerne les chars, le problème est de même nature, s'il n'a pas la même acuité du fait de notre terrain.

On nous objectera, à propos des chars, que celui qui veut la fin veut les moyens ; qu'il faut combattre le char par le char (c'est la règle !) ; qu'il convient d'en appeler du peuple mal informé au peuple bien informé ; que le pays n'a jamais refusé de faire les sacrifices nécessaires pour son armée ! Tous ceux qui gardent encore les pieds sur la terre savent que ce sont là des mots.

Le fait demeure : notre adversaire éventuel aura la maîtrise de l'air ; il aura des chars et nous n'en aurons pas.

Et cependant nous continuons imperturbablement à copier les procédés de combat des armées qui ne souffrent pas des mêmes handicaps que nous. Mieux, nous nous efforçons de tenir compte des expériences des vainqueurs de la dernière guerre, de ceux qui avaient la supériorité en tout ! A la réflexion cela peut paraître étrange.

Quand, au risque désagréable d'être comparé à Jérémie ou Cassandre, ou, ce qui est plus grave, de passer pour un défaitiste, on énonce ces vérités quasi mathématiques devant des officiers, on constate, avec une stupeur dissimulée, que les auditeurs écoutent sans sourciller, que plusieurs opinent même du

¹ En faveur de la maîtrise de l'air que pourrait acquérir un parti inférieur en nombre sur un parti qui lui est nettement supérieur, on invoque parfois la bataille d'Angleterre où la R.A.F. lutta victorieusement avec 300 chasseurs contre 2500 avions allemands. Mais on oublie de dire que les Anglais bénéficiaient de l'effet de surprise du Radar qui était employé pour la première fois. La situation qui serait la nôtre n'est pas comparable : nous n'avons pas de Radar et quand nous en aurons, si cela survient un jour, quel sera le rendement de cet appareil dans notre terrain ? D'autre part, l'aviation allemande n'a pas pu reprendre à son compte, en 1944-1945, l'exploit de la R.A.F. en 1940. Pourquoi ? C'est que les conditions de l'attaque avaient changé. Prévoyons donc le pire. Restons pessimistes dans la préparation pour pouvoir être optimistes dans l'exécution.

bonnet, souvent, et que, revenus à leur troupe, ils continuent à pratiquer les procédés « conventionnels » comme s'ils étaient des ...Américains.

* * *

A propos de chars, notre défense, nos moyens antichars sont appréciables. Ils se développent et se développeront encore de jour en jour. Par conséquent, nous devons penser dans nos exercices à la défense antichars, l'exercer, croire à son efficacité, mais ne pas nous laisser paralyser par elle. Appuyés sur notre terrain, si nous savons l'utiliser à tous les échelons, nous pouvons déjà compter sur nos moyens actuels.

* * *

Le problème de notre infériorité de l'air comporte, à l'heure présente, des difficultés beaucoup plus grandes.

Aux yeux de l'étranger qui a fait la guerre, vouloir se battre avec efficacité contre un adversaire puissant, maître du ciel, est, pour le moins, une véritable gageure.

Depuis 1916, les Français avaient expérimenté — ils n'en ont hélas pas tenu compte pour eux-mêmes — que chaque fois qu'ils avaient engagé la bataille terrestre avec la supériorité aérienne, le succès avait couronné leurs armes : offensive de 1916 dans la Somme, bataille de la Marne de juillet 1918, bataille de France de 1918.¹

« Quand la Royal Navy eut la charge de rembarquer, à Dunkerque, le corps expéditionnaire ramené de Belgique ... les chasseurs de la R.A.F. veillaient... Disputer la maîtrise à la R.A.F. dans le ciel de Dunkerque apparut cependant à la Luftwaffe comme une opération si coûteuse que le commandement allemand renonça à fermer le filet si bien tendu autour de l'armée britannique, qui put regagner l'Angleterre. Le

¹ Général GIRARDOT : *La bataille aérienne*. Revue de défense nationale. Mai 1948.

tour des armées françaises de Belgique, engagées plus en avant, venait ensuite... La marine, chargée du rembarquement, fit pressentir la R.A.F. quant au maintien de son concours ; le commandement britannique, estimant que son aviation était à la limite des sacrifices que la situation lui permettait de consentir, dut le refuser. *L'opération prit dès lors le tour que l'on pouvait attendre, et le groupe d'armée français dut, à peu d'exceptions près, renoncer à l'évacuation.*¹ »

Le général Spaatz, chef actuel de l'armée de l'air des Etats-Unis, le chef en Europe de l'Army Air Force pendant la deuxième guerre mondiale, a écrit ce qui suit après la guerre : « Le 20 février 1944 commencèrent six jours de temps idéal pour un assaut continu des usines d'aviation. Cette attaque réduisit d'une façon fatale les ressources de la Luftwaffe. La production allemande aéronautique s'en remit, *mais les Alliés conservèrent la maîtrise de l'air pendant les quatorze mois que durèrent encore les hostilités... Dès lors, il leur était possible de détruire le potentiel de guerre allemand.* »

De son côté, le général Eisenhower s'exprime de la façon suivante sur les opérations en Europe du corps expéditionnaire allié : « Notre maîtrise de l'air — au cours de la bataille de Normandie — était si totale, qu'en période de beau temps tout déplacement ennemi était *totalelement arrêté de jour, tandis que de nuit les attaques se poursuivaient avec des fusées.* »

« De l'autre côté de la colline », pour reprendre l'expression de Liddell Hart dans son ouvrage *Les Généraux allemands parlent*², les témoignages concordent : « Je demandai à von Rundstedt — déclare l'auteur — s'il avait espéré bloquer l'invasion après le débarquement.³ Non, répondit-il, pas après les premiers jours. *L'aviation alliée paralysait tout mouvement de jour et le rendait même difficile la nuit.* Elle avait détruit les ponts de la Loire comme ceux de la Seine, isolant

¹ CAMILLE ROUGERON : *La prochaine guerre*. Ed. Berger-Levrault, Paris.

² Editions Stock, Paris.

³ En Normandie, 6 juin 1944.

ainsi tout le secteur. C'est pourquoi nous eûmes tant de peine à rassembler des réserves sur le front : il leur fallait trois ou quatre fois plus de temps pour le rejoindre que nous ne l'avions prévu. »

Dans une étude officielle française sur les opérations victorieuses mais dures du Corps de montagne¹ dans la période du 14 mai au 2 juin 1944, en Italie, on lit la remarque suivante : « La désorganisation de l'ennemi au cours des opérations..., l'absence d'aviation et la pénurie d'artillerie doivent être soulignés et retenus *afin de ne pas fausser les enseignements de ces opérations.* »

Ces citations relatives à des événements récents doivent suffire. Les difficultés qui résultent pour celui qui n'a pas la maîtrise de l'air sont écrasantes. Sont-elles vraiment insurmontables ? L'étranger qui a fait la guerre dit oui. Nous prétendons que non !

Le chef de l'E.M.G., dans sa brochure *Notre défense nationale*, prend position comme il suit : « C'est... en toute conscience et sans vaine forfanterie que nous répondrons par l'affirmative à cette question : «*Pouvons-nous nous défendre ?* » Et il définit le sens et la portée de notre défense nationale dans une résistance *persistante*², bien plus que dans les résultats escomptés, résistance qui poursuit un double but :

- « s'opposer à tout envahisseur et chercher à maintenir l'intégrité du territoire national,
- protéger la population et ses biens des méfaits de l'action ennemie, terrestre ou aérienne. »

Ceux qui contestent ces affirmations, la possibilité que nous avons de nous défendre, sont chez nous quantité et qualité négligeables.

Où les avis diffèrent, c'est sur le choix des moyens à employer pour remplir le but fixé par le chef de l'EMG : cette

¹ 4^e Div. mont. marocaine renforcée de trois groupements de goums.

² C'est nous qui soulignons.

résistance persistante qu'il faut assurer dans des conditions optimum, de la façon la plus efficace possible.

Le « gros », ceux que l'on pourrait appeler les traditionalistes, reste attaché à la conduite classique de la guerre, selon les méthodes accoutumées.

Quant à nous, il nous paraît que notre situation particulière, notre infériorité numérique, comme aussi l'évolution actuelle de la guerre, prélude d'un véritable bouleversement, demandent de notre part des procédés spéciaux, des procédés particuliers.

Ce n'est pas nécessairement par des moyens semblables aux siens que nous causerons le plus de mal possible à notre adversaire. Ce serait placer la question que le terrain des effectifs, où nous serons toujours battus : Napoléon a prédit la victoire aux gros bataillons et Clausewitz a dit que la supériorité du nombre est l'agent le plus général de la victoire !

David n'a pas cherché à vaincre Goliath en revêtant une petite cuirasse et en s'armant d'une minuscule épée, imitées de celles de son adversaire. Il a pris tout simplement une fronde.

Les anciens Confédérés n'ont pas cherché à opposer aux cavaliers bardés de fer une petite cavalerie. Ils ont lutté avec leur « gros » maniant la hallebarde ou précipitant les blocs de rocher de leurs montagnes.

Nous prétendons d'abord que nos moyens financiers limités¹ nous obligent, au point de vue *organisation*, à porter l'effort, même avec exagération, sur tout ce qui est nécessaire à notre armée, et à renoncer à tout ce qui n'est pas indispensable. C'est sur les Armes essentielles, les Armes de base, qu'il faut porter l'accent. Un ménage pauvre ne s'achète pas un frigidaire. C'est une erreur de vouloir copier l'étranger, de disperser nos moyens financiers et nos effectifs pour avoir

¹ Nos moyens financiers limités, c'est notre budget militaire actuel. Qu'on ne croie surtout pas que nous admettons une réduction possible !

une armée d'échantillons ou une espèce de « corps expéditionnaire ».

Voilà pour ceux qui veulent « jouer la règle » l'occasion de concentrer ! Concentration, oui, mais de nos moyens financiers réduits sur ce qui est indispensable à nos combattants pour la phase finale de notre défense nationale : la résistance persistante.

Nous prétendons ensuite que la maîtrise de l'air qu'aura toujours notre adversaire, si elle ne nous interdit pas de nous battre avec efficacité, impose à nos *opérations* des servitudes inconnues aux armées des grandes puissances.

Ces servitudes se manifestent dans le domaine des *mouvements, stratégiques et tactiques* ; elles nous *interdisent certains procédés de combat* et, par opposition, en autorisent, *en conseillent d'autres*.

Dans un document secret — actuellement périmé — intitulé « Complément à l'instruction sur la conduite du combat défensif », du 13.8.40, le Général affirmait que « les mouvements d'une certaine ampleur, pour des troupes de quelque importance¹, sont pratiquement impossibles de jour. Dans tous les cas où une troupe devra se déplacer durant la journée, elle laissera ses chevaux en arrière. » Mais le Général allait plus loin : « *Il est interdit — disait-il — de mettre en mouvement, de jour, des colonnes composées de troupes à pied et de chevaux, ou de réunir les chevaux en un échelon suivant à courte distance les éléments à pied.* Les chevaux sont pris de panique lors des bombardements aériens et provoquent la désorganisation des colonnes. »

Et plus loin nous lisons, dans la même instruction : « Les missions de contre-attaque données à des troupes à pied, même appuyées par une artillerie très puissante, sont périmées. Actuellement, on ne peut envisager que des contre-attaques de chars et d'infanterie motorisée, appuyées par

¹ Il s'agit donc d'un déplacement sur le plan stratégique ou d'un mouvement tactique important.

l'aviation. Comme nous ne possédons pas les moyens de les exécuter, nous devons renoncer aux contre-attaques, *à moins qu'un terrain coupé et couvert ne les autorise.* »¹

En 1941, les « Directives pour la conduite du combat » (document secret, annexe N° 1 à l'ordre d'opérations N° 13) revenaient encore sur les servitudes que nous impose la maîtrise de l'air dont bénéficiera notre adversaire. « De jour, — disaient-elles — la supériorité aérienne de l'adversaire interdira tout mouvement de formations importantes en dehors des forêts. De nuit, les fortes colonnes qui marcheront en terrain découvert prendront des formations de défense contre avions. D'où la nécessité, d'une part, de constituer à l'avance des groupements appropriés à leur tâche et dotés d'emblée des moyens nécessaires à sa réalisation, avec munitions et vivres ; d'autre part, de se contenter des moyens accordés et de renoncer à demander des renforts. »

Voilà qui est clair et valable sur le plan stratégique comme sur le plan tactique. A ce dernier point de vue, rappelons que ces judicieuses instructions ont été reprises par le Règlement provisoire de l'infanterie 1942, première partie, dans son chapitre III, Sûreté.

La situation aurait-elle évolué en notre faveur depuis 1940, 1941 ou 1942. Qui oserait le prétendre ?

Seulement voilà, nous n'avons pas eu la guerre, notre guerre. Et, après avoir plus ou moins bien appliqué les Directives du Général, on est revenu, après le service actif, à ce que nous considérons comme les graves et dangereux errements du « temps de paix », si cette expression est permise chez nous.

Au point de vue stratégique, la solution « Réduit » découlait logiquement de l'analyse faite de nos possibilités.

Une autre solution, c'est la défense sur zone, qui paraît également implicitement contenue en germe dans ces phrases des Directives pour la conduite du combat du 25.5.41 : « De

¹ C'est nous qui soulignons. Voilà une servitude.

jour, la supériorité aérienne de l'adversaire interdira tout mouvement de formations importantes en dehors des forêts... D'où la nécessité... de constituer à l'avance des groupements appropriés à leur tâche et dotés d'emblée des moyens nécessaires à sa réalisation, avec munitions et vivres... »

* * *

Il n'est pas question de revenir en long et en large sur notre proposition de défense sur zone¹ : *Roma locuta. Causa finita*. On nous permettra cependant de rectifier une fausse interprétation et de répondre brièvement à quelques objections.

Nous avons eu sous les yeux, au début de l'année, une extension à toute la Suisse du croquis de la *R.M.S.* de septembre 1947, qui lui se limitait à présenter les groupements du secteur du 1.CA. Mais il n'était fait mention nulle part, dans cet agrandissement, de l'*Armée mobile* — réserve d'armée décentralisée, comprenant un corps d'armée à trois divisions entièrement motorisées — et de son action, de son rôle. Présenter notre solution de cette façon, c'est l'émasculer ou, si l'on nous permet cette comparaison, la toile d'araignée sans l'araignée !

On a objecté, d'autre part, que la réserve d'armée, que nous avons appelée l'Armée mobile, ne pourrait pas se déplacer et intervenir en temps utile. Il paraît étrange que ceux qui prétendent déplacer toutes nos divisions actuelles dénie toute possibilité de mouvement à trois divisions ultra-modernes, entièrement motorisées.

* * *

Ceux qui admettent que nos divisions peuvent encore jouir de la mobilité stratégique, de jour, malgré la supériorité aérienne totale de notre adversaire éventuel, citent volontiers

¹ *R.M.S.*, N° 9, septembre 1947, N° 3, mars 1948 et N° 6, juin 1948.

l'exemple des Allemands en Normandie et dans la contre-offensive des Ardennes.

Il nous sera bien permis de faire remarquer que ces deux exemples ont fini pour les Allemands par un désastre !

A propos de la bataille de Normandie, relevons simplement, car nous avons suffisamment parlé de cet exemple plus haut, que les divisions n'arrivaient au front qu'avec de longs retards, souvent démunies de presque tout leur matériel détruit en cours de route. De toutes les troupes envoyées en renfort, l'infanterie fut plusieurs fois la seule à atteindre le front. ¹

Quant à la bataille des Ardennes, elle fut une des plus cuisantes défaites allemandes. « Hitler désirait une victoire morale... Pour l'Allemagne, la bataille des Ardennes restera longtemps un exemple de dépense inutile de forces. » ²

Les armées allemandes furent pilonnées à un point tel que leurs pertes devaient interdire la possibilité de défendre plus tard le sol même de leur patrie. « L'offensive des Ardennes porta jusqu'à l'absurde le dicton militaire que « la meilleure des défenses est l'attaque ». L'attaque fut, en l'occurrence, « la pire des défenses » et anéantit toute possibilité de résistance ultérieure par les Allemands. » ³

On conviendra donc que l'exemple est mal choisi, comme modèle de conduite de guerre, pour prouver les possibilités de mouvement et d'offensive qui nous restent malgré notre « infériorité aérienne ».

* * *

On a encore objecté que la constitution de dépôts de matériel, de vivres et de munitions, décentralisés dans les secteurs, était une impossibilité du point de vue financier. La construction, la garde, la gérance de ces dépôts seraient

¹ CAMILLE ROUGERON : *La prochaine guerre*. Pages 95 et 171.

² *La bataille des Ardennes*. Revue de documentation militaire. N° 15, 1947.

³ B. H. LIDDELL HART : *Les Généraux allemands parlent*.

une charge beaucoup trop lourde pour le budget militaire.

Cette objection est plus sérieuse que celles que nous venons d'examiner. Nous reconnaissons que la solution que nous avons proposée coûterait cher du point de vue aménagement et entretien. Mais une économie importante pourrait être faite sur tous les moyens de transport et l'on éviterait, en temps de guerre, des pertes énormes de véhicules, et de leur contenu, détruits en pure perte au bord des routes.¹ Et quelles seraient les répercussions de destructions de ce genre ?

Si on avait demandé à l'I.M.G. et au C.C.G. de créer en 1938 les dépôts du Réduit, ces deux instances auraient certainement répondu que c'était impossible et le Réduit aurait été mort-né.

L'observation nous a également été faite, à propos de nos articles de 1947, 1948, que nous exagérons le rôle que pourraient jouer les engins fusées, les projectiles du genre des V1 et des V2, le plus gros défaut de ces projectiles, nous disait-on, étant leur imprécision. Et pourtant Rougeron ne dit-il pas, dans son récent ouvrage déjà cité, que « de toutes les armes employées au cours de la dernière guerre, la fusée est, avec la bombe atomique, celle qui doit bouleverser le plus complètement l'organisation et la tactique des armées de terre, de mer et de l'air ». N'affirme-t-il pas que la fusée reprend sa place, radioguidée, autoguidée et stabilisée, dans des conditions qui ne laissent pas craindre une nouvelle éviction, après les deux condamnations qu'elle avait subies aux XVI^e et XIX^e siècles pour manque de précision.

Et sait-on ce qu'ont fait ou ce que font les ingénieurs allemands dans les usines américaines ou russes ? Les mani-

¹ « La réduction de la poche de la Ruhr en avril 1945 a marqué l'apogée de la puissance destructrice de l'aviation contre les transports de surface. Le personnel des dépôts brûlait l'essence faute de camions-citernes ; les troupes combattantes brûlaient leurs chars et leur artillerie faute d'essence pour les déplacer. Les vivres, approvisionnés pour un mois et demi, ne parvenaient pas aux troupes en ligne ; certains régiments n'avaient pas mangé pendant les quatre jours qui précédèrent leur reddition. » CAMILLE ROUGERON : *La prochaine guerre*, déjà cité.

festations remarquées ces dernières années dans le ciel de Suède, de Grèce et d'ailleurs sont assez claires, semble-t-il. Il est incontestable que l'on s'achemine vers le développement des projectiles du genre des V2 allemandes.

Et surtout, la maîtrise de l'air n'aura que peu ou pas d'influence sur l'emploi des projectiles de gros tonnage propulsés par fusée, télé et radioguidés. L'introduction d'engins fusées transforme les conditions de la guerre aérienne, et la supériorité numérique et technique ne garantirait plus notre adversaire des coups que nous pourrions lui porter si nous employions des engins de ce genre, fabricables chez nous. Voilà la vraie riposte à l'aviation ennemie et il n'est pas difficile de trouver des objectifs et des buts.

Le reproche de disperser nos moyens, qui nous a fréquemment été fait, nous l'acceptons volontiers, car nous tenons cette dispersion comme une nécessité qui s'imposera. A ce propos, nous nous consolons en relisant, dans les collections des vieux journaux militaires suisses, la polémique relative aux intervalles des lignes de tirailleurs. Au moment où il fallait passer de l'intervalle de un pas à *deux* pas entre chaque homme — c'était après la guerre russo-japonaise — nombreux étaient les officiers, et non des moindres, qui prétendaient que c'était une hérésie. Ces formations manqueraient de cohésion ; elles enlèveraient toute force de choc à l'infanterie et l'action du commandement deviendrait impossible. Un futur divisionnaire a même perdu momentanément son commandement dans la bagarre !

Le concept du front continu, modernisé timidement par le système des points d'appui et de l'échelonnement tactique en profondeur, était sans doute une solution limite, ou disons une solution normale, mais à l'époque sans radio et sans engins terrestres¹ susceptibles d'intervenir rapidement.

Enfin, un reproche que nous ne pouvons accepter, c'est de

¹ Et aériens, dirions-nous, si nous n'étions pas suisse.

proposer une solution passive qui offrira à notre adversaire la facilité de nous battre « en détail » et qui ne nous permettra pas de durer — tout est là — aussi longtemps que la solution classique, la bataille rangée.

Comme Janus, l'action des Brigades plateau aura deux visages.

Les groupements se décideront toujours pour l'offensive, en général avec leur colonne mobile renforcée de tous les éléments disponibles, lorsque la situation, le terrain ou la mission n'imposeront pas une attitude défensive.

Et le combat défensif des centres de résistance aura des périétés variées. Ici, résistance pied à pied contre des poussées brutales ; là, contre-attaques pour soulager une pression ; plus loin, petites attaques de diversion. En certains points non menacés, des unités allégées n'hésiteront pas à pousser des pointes pour inquiéter, pour harceler l'adversaire. Toutes les ressources de l'imagination du chef seront tendues pour bluffer l'ennemi et lui opposer une résistance tantôt élastique, tantôt statique, tantôt agressive¹, mais qui sera toujours essentiellement adaptée à la situation.

Le rendement de ce système est en grande partie fonction du choix plus ou moins heureux de l'emplacement des groupements et de l'activité tactique de leur commandant. S'il s'agit d'une zone vitale, si la combinaison de ces centres de résistance met obstacle à toute une série de manœuvres stratégiques de l'envahisseur, si l'emplacement de l'un gêne suffisamment l'attaque de l'autre, si chaque commandant de groupement est attentif à saisir l'adversaire en flagrant délit de manœuvre d'un centre voisin, le rendement du système peut être très satisfaisant.

Il ne faut évidemment pas que l'adversaire puisse concentrer ses efforts sur un centre, tandis que les autres restent passifs en attendant leur tour, alors qu'ils seraient en mesure d'intervenir !

¹ Inspiré de *l'Arme aéroportée clé de la victoire*. Chef de bataillon ROCOLLE. Lavauzelle, Paris.

Il n'est jamais venu à l'idée d'un constructeur de navire de vouloir anéantir la mer au moment où une voie d'eau se produit dans la coque. Il se contente, *en présence de la disproportion des forces qui se heurtent*, de limiter d'abord l'invasion des flots par la création de compartiments étanches ; puis ensuite, il tente de refouler l'eau. C'est le seul moyen trouvé pour permettre à un navire en péril de durer, dans l'attente de secours, ou d'arriver à bon port.

La solution proposée en 1947, 1948, et défendue ici même, ne constitue bien entendu qu'un palliatif propre à compenser, le mieux possible, une infériorité de forces par trop marquée. Nous ne demanderions pas mieux de pouvoir proposer la panacée qui nous guérirait de notre infériorité congénitale et qui nous permettrait de vaincre, à coup sûr, même à un contre dix. Mais elle n'existe malheureusement pas. Jouer la règle, est-ce vraiment une solution plus rentable, plus « durable » ?

Raisonnablement, la « course à la puissance » est sortie depuis longtemps du domaine de nos possibilités. Il nous faut échapper à l'épreuve de force, l'esquiver et riposter par des procédés originaux. « La tactique doit être inventive » dit le S.C.1927 dans son introduction : la stratégie aussi !

* * *

Au point de vue tactique, les procédés de combat doivent également être adaptés à notre situation exceptionnelle, qu'il n'est peut-être pas inutile de rappeler encore une fois : absence ou insuffisance d'aviation, de chars, de D.C.A., d'artillerie.

A situation exceptionnelle doivent correspondre, là encore, des procédés exceptionnels.

Il s'agit, notamment, dans ce domaine, de la *recherche systématique, et de l'effet de surprise, et du combat à courte distance*, avec toutes leurs conséquences logiques :

- exploration active, pour trouver l'ennemi, avec l'idée fixe de rechercher l'occasion de le prendre en faute, pour le battre ;

- mesures de sûreté constituées par des organes qui sachent s'adapter exactement à la situation, renseigner, garder et couvrir le « gros », sans dévoiler nécessairement sa présence ;
- utilisation du terrain, recherche des terrains dits difficiles, nos meilleurs alliés ;
- suppression des tirs de harcèlement ;
- artillerie muette jusqu'au moment décisif ;
- discipline du feu sévère, conduite du feu et consignes de tir strictes dans l'infanterie.

Ces procédés de combat sont primordiaux pour nous, étant donné la supériorité d'un éventuel adversaire en aviation, en chars, en artillerie.

L'effet de surprise nous procurera un avantage qui minimisera la supériorité de l'ennemi en matériel et en effectif.

Quant au combat à courte distance, il privera l'infanterie adverse du soutien de son aviation et de son artillerie, ces armes n'osant plus intervenir dans la crainte d'atteindre leurs propres troupes. Si cette infanterie se voit encore séparée de ses chars par le terrain que nous choisirons et par nos procédés de combat, elle se sentira et se trouvera effectivement en état d'infériorité vis-à-vis de la nôtre, car elle n'est plus habituée à se battre seule.

Et tout cela, avec la préoccupation constante de demeurer invisible à l'aviation ennemie, seule chance d'échapper à ses coups, tout au moins partiellement.

* * *

On pourrait encore parler de l'armement nécessité par nos conditions particulières, mais cela nous entraînerait trop loin. Qu'il nous suffise de rappeler ce que nous écrivions dans la *R.M.S.* d'avril 1946 : tout doit être mis en œuvre pour suppléer à la faiblesse de nos effectifs en augmentant le plus pos-

sible la puissance du feu. Nous avons été les premiers à introduire d'abord le fusil à répétition et ensuite la mitrailleuse, car nos prédécesseurs avaient bien compris l'énorme influence que ces armes à grand rendement étaient susceptibles d'avoir dans notre défense nationale. Pourquoi n'avons-nous pas continué dans cette voie au moment où il était possible d'adopter le fusil automatique comme armement individuel ? La réponse légendaire du soldat suisse à Guillaume II : « Majesté, nous tirerons chacun deux cartouches » est d'un bon sens certain. Et le vieux règlement des mitrailleurs qui prétendait qu'une mitrailleuse remplaçait 50 fusils était aussi, partiellement du moins, dans le vrai. Il est juste d'ajouter que la question de l'introduction du « fusil d'assaut » est actuellement à l'étude.

* * *

Et du haut en bas de l'échelle, qu'il s'agisse de stratégie ou de tactique, chacun devrait, même en temps de paix, « raison froide garder », c'est-à-dire avoir le sens des possibilités. On l'avait pendant le service actif 1939-1945 au moment où la guerre était à nos portes. Mais comme le dit le proverbe italien : « Passato il pericolo, gabbato il santo. »

Colonel-divisionnaire MONTFORT.